

Les enfants de nulle part

TANH *

Placé entre deux ailleurs par son père, l'enfant de parents migrants est le juge le plus sévère de celui-ci : il est celui par qui le scandale (le départ) arrive et il doit en répondre. Pour le père asiatique, ce scandale est la perte de l'enveloppe communautaire qui fait sa force dans le système social d'origine et la "discrétion" qui le met en porte à faux par rapport à l'exigence de l'affirmation de Soi dans la société d'immigration.

Chaque matin, il faut refaire le monde. Pour certains, cet acte ne présente pas de difficulté insurmontable. Rien, ou presque, n'a vraiment changé depuis la veille et même l'avant-veille. Pour d'autres, l'entreprise est ardue, voire dangereuse. On y risque parfois sa peau, toujours un peu de son âme.

Chaque matin, malgré le miracle de la lumière retrouvée, les enfants immigrés peinent : le monde ne se laisse pas refaire. L'image qu'ils ont de leurs repères est trouble, comme ces photographies en surimpression. Sur l'image d'autrefois se superpose celle d'aujourd'hui. Ou inversement. Mais il faut bien vivre et la meilleure façon de conjuguer le verbe "vivre", c'est encore au présent. Mais, entre les espaces comme entre les temps, il n'y a pas de distinction nette. De toutes façons, ici, c'est toujours ailleurs.

Pour l'enfant immigré, il n'y a aucun espoir de certitude : par moments, il a l'impression d'avoir choisi son "camp". Mais c'est un leurre, car rien ne dit que ce choix ne va pas être remis en question un jour ou l'autre, même tard. Et il regarde les autres, "ceux qui sont nés quelque part", avec une certaine envie : lui est né ailleurs, c'est-à-dire nulle part. Cet ailleurs-là ne lui appartient pas, pas plus que cet ailleurs où il vit au présent. L'enfant immigré est coincé entre l'ailleurs de ses parents et l'ailleurs des autres.

La différence

Les autres... ceux qui devraient être ses semblables ! L'enfant immigré, comme la plupart des enfants, a besoin de se sentir semblable aux autres, en

partageant les mêmes passions, les mêmes soucis, les mêmes certitudes et les mêmes incertitudes. Et le voilà aux prises avec la Différence ! Quoi qu'il fasse, un jour ou l'autre, une bonne âme (parfois son meilleur copain, involontairement) lui signifiera sa dissimilitude. Il n'est pas comme les autres. Il ne l'a jamais été. Et il ne le sera jamais.

De toutes façons, quoi qu'il fasse, l'enfant immigré voit qu'il ressemble trop à ses parents. Justement, parce qu'il est différent des autres. Et il leur fait porter tout le poids de sa différence. Il ne peut pas les renier. C'est dramatique : à l'âge où on cherche tous les moyens pour s'inventer d'autres parents, royaux ou princiers, pour pallier les manques de ceux auxquels on est habitué, l'enfant immigré n'a pas d'échappatoire ; il doit se contenter de ses "parents ordinaires". Les autres sont tellement différents de lui qu'il n'a aucune chance de trouver parmi eux une paternité de rêve. Le conte originel de l'enfant immigré est d'une étroitesse terrifiante. Les enfants immigrés peinent à refaire le monde.

Entre deux ailleurs

Et leurs parents ? Les parents immigrés représentent pour leurs enfants à peu près les seuls éléments du monde qui ne changent pas. Pendant quelque temps, du moins ! Et si, à la limite, avec la mère, tout peut rester immuable (les habitudes, la langue, la nourriture, une certaine conception de l'existence, etc.), avec le père, tout est remis en question : c'est souvent par lui que l'étrangeté du nouveau monde se manifeste. C'est par lui qu'on se sent étranger. Alors que la mère — à plus ou moins long terme — peut faire illusion, et servir de refuge

contre l'environnement différent, le père, lui, aux prises avec l'extérieur, doit se positionner.

Chaque jour, pour le père aussi, le monde est à refaire. Pour lui aussi, les repères sont troubles, et les images brouillées. Piégé par l'Histoire, qui a fait de lui une personne déplacée, le père immigré se débat entre deux mondes, entre deux espaces, entre deux temps. Face à lui, il y a les juges les plus sévères : ses enfants, aux yeux de qui il sera toujours celui par qui le scandale est arrivé. Il doit répondre, devant eux, de cette décision qu'il a prise un jour et qui a fait basculer le monde : partir. Et les questions, souvent muettes, n'aboutissent jamais à une réponse satisfaisante.

D'une façon générale, le père a toujours tort. Mais le père immigré un peu plus, peut-être. Même s'il démontre que, sur certains plans, l'exil est une réussite, on lui fera toujours grief de cette Différence indissoluble. Pas plus que les enfants, il n'a d'échappatoire : il lui faut assumer les deux ailleurs, celui qu'ils ont quitté et celui qu'ils ont trouvé, l'ailleurs où ils ne pouvaient plus vivre, et l'ailleurs où il faut bien vivre. Entre ces deux ailleurs, c'est la lutte continue. Et bien que le passé se fragilise de jour en jour, il ne veut pas mourir. Il ne le peut pas : il leur colle trop à la peau, il leur colle trop à leur âme. C'est lui qui fait que les autres sont autres justement.

Ce n'est pas chose évidente, en effet, que de vivre la Différence. C'est un combat de tous les jours, générateur d'une fatigue permanente, souvent imperceptible, d'ailleurs, au point que cela devient une seconde nature. Mais on n'en est pas moins usé (1). Dans le pays d'adoption, rien ne va vraiment de soi. Alors, à tout instant, à propos des actions les plus quotidiennes, sinon les plus insignifiantes, (manger, s'habiller, saluer, consommer, se divertir...) se pose la question : "Qu'est-ce qu'il faut faire ? Faire comme les autres et s'assimiler ? Ou faire comme avant, comme si de rien n'était, et refuser de s'adapter ?"

Et l'on ne peut pas laisser les choses se faire toutes seules. D'une part, elles ne se font pas toutes seules, et d'autre part, les enfants-juges sont là qui vont exiger au père des repères. Par son attitude, par son aptitude à assumer

l'ambiguité de l'ici et du là-bas, du passé et du présent, il peut aider ses enfants, ainsi que les autres membres de la famille, à se situer dans le nouveau contexte. D'un côté, il ne peut se permettre de refuser la culture d'adoption, sinon les enfants ne comprendraient pas pourquoi justement il a décidé de venir à elle ; de l'autre, il ne peut renier sa culture d'origine, ni la fossiliser, car c'est bien à cause d'elle que les enfants vivent dans la Différence. Il lui faudra composer, doser habilement, inventer un cheminement original entre les deux cultures.



Et l'Asiatique ?

Pour l'Asiatique, le handicap le plus grave, parce que le plus sournois, concerne la découverte de sa singularité et, en corollaire, de sa responsabilité. Lui qui avait l'habitude de s'appuyer sur un système social très présent dont il était tributaire, le voilà confronté à cette espèce de solitude sans laquelle les Occidentaux conçoivent mal l'indépendance. Il est devenu, par l'immigration, et par l'occidentalisation, un peu le centre du monde : il lui faut assumer cette valorisation de l'individu qu'il est. C'est une tâche beaucoup plus ardue qu'on ne saurait imaginer, avec le risque, si on va jusqu'au bout du processus, de perdre justement le sens de la communauté qui fait la force des cultures asiatiques.

Cet handicap ne nuit pas forcément à l'image que l'Asiatique donne de lui auprès de ceux qui l'accueillent. On le

perçoit comme quelqu'un de discret, de secret, sans doute, mais de peu dérangeant, qui s'accommode de tout, qui accepte tout, qui dit toujours oui... Il sera apprécié pour ses "qualités", lesquelles ne sont pas justement propices à une affirmation de soi. Or, dans une société de plus en plus marquée par le spectaculaire, une société dans laquelle les enfants des Asiatiques doivent vivre, la discréetion est perçue comme une faiblesse, une peur de soi, une incapacité à s'exprimer. Le silence engendre un vide dans lequel s'engouffre la parole des autres : puisque vous ne parlez pas — puisque vous ne parlez pas de vous — on va parler à votre place, et on parlera de vous ! Les Asiatiques vivent ainsi une situation bancale : on les aime bien, peut-être mieux même que d'autres immigrés, mais ils restent toujours un peu "mystérieux".

Je crois que ce "mystère" est dommageable, car il n'est pas de nature à donner aux immigrés asiatiques une place bien définie dans la société française. D'un côté comme de l'autre, on gagnerait à un peu plus de clarté. On en finirait enfin avec le bon vieil imaginaire asiatique des Français, joliment nostalgique, mais absolument éloigné des réalités actuelles ! Et, par ailleurs, ce qui me semble plus perturbant au niveau des immigrés, ce flou, entretenu avec délectation de part et d'autre, n'aide pas les nouvelles générations asiatiques à être elles-mêmes, sans complexe, dans toute leur modernité, et en même temps, à comprendre leurs aînés, à faire le lien entre le passé et le présent, et à éviter que les parents ne leur deviennent de plus en plus lointains. De plus en plus étrangers. ■

* Conteusecrivain.

(1) L'immigré s'en aperçoit d'une façon spectaculaire, lorsqu'il a l'occasion de retourner dans son pays d'origine, ou même dans un pays proche de ce dernier : il est "comme les autres" ! C'est d'un confort incompréhensible pour ceux qui n'ont pas connu ce genre de situation : on retrouve alors sa "première nature".